

Philippe Corcuff, Michaël Löwy

Pour une Première Internationale au XXI^e siècle

Le titre de ce texte introductif peut surprendre: que veut dire une « Première Internationale au XXI^e siècle »? Nous avons pensé que cette première expérience d'association internationale des opprimé-e-s était, par son caractère multiple et divers, et par la participation commune de marxistes et de libertaires, un exemple intéressant pour l'avenir.

La Première Internationale, hier

Fondée en 1864 à Londres, l'Association Internationale des Travailleurs a trouvé en Marx l'auteur de son Manifeste inaugural, qui conclut avec la célèbre formule: « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ». Dès le début, des courants libertaires, notamment proudhoniens, sont présents dans l'AIT, et leurs relations avec les socialistes marxistes ne sont pas uniquement conflictuelles. Entre les partisans de Marx et les représentants de la gauche du proudhonisme, comme Eugène Varlin – futur héros de la Commune de Paris – et ses amis, certaines convergences se sont vérifiées contre les proudhoniens plus modérés, partisans du « mutuellisme ». Au Congrès de Bruxelles de l'AIT, en 1868, l'alliance de ces deux courants aboutit à l'adoption d'un programme « collectiviste », c'est-à-dire prônant la propriété collective des moyens de production. Après l'adhésion de Bakounine (1868) et la victoire des thèses libertaires lors du Congrès de Bâle de l'AIT (1869), les tensions avec Marx et ses partisans vont s'intensifier¹.

Cependant, lors de la Commune de Paris de 1871, les deux courants vont à nouveau coopérer fraternellement dans ce qui fut la première grande tentative de « pouvoir prolétarien » dans l'histoire moderne. Certes, les analyses respectives de Marx et de Bakounine sur cet événement révolutionnaire étaient aux antipodes. On peut résumer les thèses du premier dans les termes suivants: « La situation du petit nombre de socialistes convaincus qui ont fait partie de la Commune était excessivement difficile. Il leur a fallu opposer un gouvernement et une armée révolutionnaires au gouvernement et à l'armée de Versailles ». Face à cette lecture de la guerre civile en France, qui oppose deux gouvernements et deux armées, le point de vue anti-étatique du deuxième était tout à fait explicite: « La Commune de Paris fut une révolution contre l'État lui-même, cet avorton surnaturel de la société ».

Pourtant, le lecteur attentif et informé aura corrigé de lui-même. La première opinion est celle de... Bakounine lui-même dans son essai *La Commune de Paris et la notion de l'État*². Tandis que la deuxième est une citation de Marx, dans le premier essai de rédaction de *La Guerre Civile en France, 1871*³. Nous avons fait exprès de brouiller les cartes, pour montrer que les divergences – certes bien réelles – entre Marx et Bakounine, marxistes et libertaires, ne sont pas aussi simples et évidentes qu'on le croit. D'ailleurs, Marx s'est réjoui du fait que, au cours des événements de la Commune, les proudhoniens aient oublié les thèses de leur maître, alors que certains libertaires ont observé avec plaisir que les écrits de Marx sur la Commune avaient délaissé le centralisme au profit du fédéralisme. Après la Commune, le conflit entre les deux tendances du socialisme va s'aggraver, aboutissant, lors du Congrès de La Haye (1872), à l'expulsion de Bakounine et de Guillaume et au transfert du siège de l'AIT à New York – en fait, sa dissolution.

Plutôt que d'essayer de comptabiliser les erreurs et les fautes des uns et des autres – les kyrielles d'accusations réciproques ne manquent pas – nous voudrions plutôt mettre en avant l'aspect positif de cette expérience: un mouvement internationaliste divers, multiple, démocratique, où des options politiques distinctes, sinon opposées, ont pu converger dans la réflexion et dans l'action pendant plusieurs années, jouant un rôle moteur dans la première grande révolution prolétarienne moderne. Une Internationale où, libertaires et marxistes ont pu – malgré les conflits – travailler ensemble et engager des actions communes.

La Première Internationale, demain ?

Voici donc une expérience qui ne peut évidemment pas se répéter telle quelle, mais qui nous intéresse aujourd'hui, à l'aube du XXI^e siècle, quand apparaît le « mouvement des mouvements », le grand mouvement « altermondialiste » de Seattle à Gênes, et de Nice à Porto Alegre, le mouvement international pour la justice globale et contre le capitalisme néolibéral. Un mouvement dans lequel à nouveau marxistes et libertaires, certes minoritaires mais non sans influence agissante, se côtoient, se retrouvent et affrontent, ensemble, les forces d'oppression.

Cette dynamique nouvelle, dans les luttes sociales elles-mêmes, nous incite à reprendre à nouveaux frais les débats entre marxistes et libertaires. Non pas pour s'engluer dans les vieilles querelles, mais pour se confronter aux nouvelles tendances du temps sur la base d'une analyse critique du passé et d'une évaluation des enjeux de l'avenir. Ce faisant, nous voudrions que la composante intellectuelle de l'anticapitalisme ne soit pas trop en retard sur ses développements pratiques. Et la réactivation de ces débats ne concerne pas aujourd'hui que les marxistes et les anarchistes, mais plus largement tous ceux qui pensent que le futur de

l'émancipation aura nécessairement à intégrer, de manière certes non exclusive, des questions essentielles portées par les traditions marxistes et libertaires.

Mais pour ne pas se perdre dans les jeux rituels et souvent vains entre chapelles concurrentes, il vaut mieux partir de la façon dont des fils marxistes et libertaires contribuent à tisser les combats d'aujourd'hui dans le renouveau en cours des mouvements sociaux, à la triple échelle locale, nationale et internationale. Dans cette perspective, le cas du zapatisme mexicain apparaît particulièrement intéressant, dans ses racines traditionnelles, ses innovations et les multiples problèmes qu'il pose. Sur ce chemin, nous rencontrerons les thèses fort controversées de John Holloway⁴ qui, à partir de l'exemple zapatiste, proposent une stratégie révolutionnaire sans prise du pouvoir. Or, ces orientations, qui réactualisent une inspiration libertaire et qui rejoignent d'une certaine façon les thématiques du contre-pouvoir, déclinées aujourd'hui de manière différente par Michael Hardt et Antonio Negri⁵ ou Miguel Benasayag et Diego Sztulwark⁶, ont un certain écho dans « l'altermondialisation ». Il faut pouvoir en discuter de manière critique et pluraliste. C'est seulement ensuite que l'on pourra revenir sur les débats classiques entre marxistes et libertaires, après ce passage par le filtre des questionnements contemporains. Le champ des questions posées apparaît déjà immense, mais il ne faudrait pas se focaliser sur les seul-e-s auteur-e-s classiques. Une discussion aura aussi à être menée autour du renouvellement produit par la confrontation avec les analyses issues du « nietzschéisme français » (Gilles Deleuze, Michel Foucault ou Félix Guattari), tant chez des marxistes comme Antonio Negri que des anarchistes comme Daniel Colson⁷.

Les débats proposés dans ce numéro et ceux à venir dans de prochaines livraisons de *ContreTemps* commenceront à pointer des potentialités et des pistes, mais aussi des difficultés et des contradictions, quant à l'émergence d'une nouvelle Première Internationale.

Mouvements sociaux, lutttes anti-globalisation et souffle libertaire

1 Nous tirons ces informations historiques de l'excellent ouvrage de synthèse de Gaetano Manfredonia, *L'Anarchisme en Europe*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2001.
2 Mikhaïl Bakounine, *De la Guerre à la Commune*, textes établis par Fernand Rudé, Paris, Anthropos, 1972, p. 412.
3 Marx, Engels, Lénine, *Sur la Commune de Paris*, Moscou, Editions du Progrès, 1971, p. 45.

4 John Holloway, *Change the World without taking Power*, Londres, Pluto Press, 2002.
5 Michael Hardt et Antonio Negri, *Empire*, Paris, Exils, 2000.
6 Miguel Benasayag et Diego Sztulwark, *Du contre-pouvoir*, Paris, La Découverte, 2000.
7 Daniel Colson, *Petit lexique philosophique de l'anarchisme – De Proudhon à Deleuze*, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Biblio/essais », 2001.